

du groupe »...

Ce que ne me dirent pas ces nombreux documents, c'est si Alfred Chérié était inscrit, ou non, au Syndicat de la Critique Parisienne, et malheureusement, comme me l'a dit Alice Fulconis. : « toutes les archives ont été égarées »....

Pourtant j'en suis convaincue, même époque, même métier, mêmes centres d'intérêt, il y était !

Voilà pourquoi, aujourd'hui, j'ai tant de plaisir à inaugurer avec ce récit d'une mémoire retrouvée, une collaboration à la Critique. C.Q.F.D !

Catherine BERGERON.

**Boris Dänzer-Kantof et Sophie Nanot*

Rencontre avec de grands fantômes Corsetés de marbre blanc.

Dommage... Si un, ou une, autre que moi s'était chargé d'un papier sur la première biennale des « Stèles de la Création » qui, trois mois durant, de début juin à fin août 2009, a fait cohabiter dans l'église de la Madeleine, à Paris, quelques-unes des plus grandes pièces de la statuaire sacrée du XIXe siècle et quarante-quatre sculptures contemporaines, dont une de mes œuvres, il est probable – au moins par courtoisie - que j'aurais eu droit à quelques compliments.

Eh bien, tant pis pour les compliments. J'écrirai moi-même sur cette exposition. Pour une raison toute bête : écrire m'aide à clarifier l'embrouille de mes émotions – spécialement nombreuses et contradictoires durant cette biennale.

Le choix des deux commissaires des « Stèles de la Création » - Pascal Payen Appenzeller, et Mylène Vignon, une descendante de Pierre Alexandre Vignon, le principal architecte de la

Madeline - d'exposer des sculptures contemporaines dans un haut lieu historique de Paris n'était certes pas une première. De telles cohabitations se multiplient de nos jours. Voilà belle lurette que Marc Chagall est au plafond de l'Opéra Garnier, Olivier Debré sur le rideau de la Comédie Française et Daniel Buren dans la cour d'honneur du Palais Royal. Plus récemment, Yann Fabre et ses scarabées dorés ont été exposés au Louvre, près des Marie de Médicis peintes par Rubens. Jeff Koons, puis Xavier Veilhan ont suivi à Versailles. Et cet été encore, l'art minimaliste le plus contemporain a figuré dans les chapelles romanes de Bretagne*.

Autant d'évènements, vus d'abord comme choquants, voire impensables ou sacrilèges, mais qui font ouvrir grand les yeux, décoincement des neurones, forcent à dépenser des flots de salive et des litres d'encre d'imprimerie et finissent par nous familiariser avec les rencontres improbables et les métissages en tout genre...



On parle alors d'« accepter l'autre ». Voire, comme Paul Valéry au fronton du Palais de Chaillot, de nous enrichir « de nos mutuelles différences »... À se demander si notre monde ne serait pas en passe de devenir « beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie » Autrement dit, surréaliste ?

À quelques exceptions près, on en est encore loin...

Bref retour, pour commencer, sur l'histoire de l'église de la Madeleine. (Merci Google). Au VI^e siècle, sous le roi Dagobert, il existait à l'ouest de la ville de Paris, un bourg octroyé à l'évêque de Paris, qu'on appelait « La Ville-l'Evêque ». Au XIII^e siècle, une chapelle de style gothique, dédiée à Sainte Marie-Madeleine, y est construite.

À la toute fin du XV^e le roi Charles VIII y

entreprind la construction d'une plus grande chapelle qui, à son tour, devient vite trop petite. Aussi, au XVII^e siècle, la Grande Mademoiselle pose-t-elle la première pierre d'une nouvelle Sainte Marie-Madeleine, de style classique.

Au XVIII^e siècle, le bourg de « La Ville-l'Evêque », qui comprenait notamment le quartier du Faubourg Saint-Honoré, est annexé à Paris. Avec l'expansion rapide de ce quartier, une nouvelle église paraît nécessaire. C'est l'architecte Constant d'Ivry qui en commence les plans en s'inspirant de Saint Louis-des-Invalides. Mais c'est un autre architecte, Couture, qui les poursuit, avec cette fois, en ligne de mire, le Panthéon.

Le 3 avril 1763, Louis XV lance les travaux de cette nouvelle église.

Les bouleversements de l'époque freinent l'avancée du chantier, constamment interrompu et repris, entre 1789 et 1806, et, à chaque fois, changeant de destination. Il sera ainsi tour à tour question d'en faire un temple dédié à la Révolution, une banque, une bibliothèque, une bourse, un opéra et un tribunal de commerce... On envisagera même, en 1837, de le transformer en première gare ferroviaire de Paris...

C'est Napoléon Ier qui décidera de sa forme définitive, un temple gréco-romain qu'il entend consacrer à la gloire de la Grande Armée. Il choisit Vignon comme architecte.

À la Restauration, Louis XVIII rend La Madeleine à sa vocation religieuse et envisage de la vouer à la mémoire des Bourbons guillotins. Une orientation sur laquelle reviendra, en 1830, l'Orléaniste, Louis-Philippe. Son idée à lui ? Faire de la Madeleine un sanctuaire de la réconciliation nationale.

Le 24 juillet 1842, enfin, jour de la Sainte Marie-Madeleine, La Madeleine est inaugurée en tant qu'église paroissiale.

Ce qu'elle est restée aujourd'hui.

Seulement, comment voir une simple église paroissiale dans cette Madeleine, dont l'inspiration est antique dans son bâti, vénitienne dans le groupe sculpté au-dessus de son tabernacle, et byzantine dans sa mosaïque ? Cette église qui ne vise pas moins qu'à embrasser toute l'histoire de France et du christianisme entre ses fresques et ses sculptures ? Une église dont le plan, faute de transept et de déambulatoire derrière le chœur, n'est pas celui, traditionnel, d'une croix, mais d'un hangar, et dont les chapelles latérales sont réduites à des moignons ? Cette église sans fenêtres, et donc sans vitraux, dont l'éclairage, en dehors de la lumière électrique, tombe de quatre coupoles de verre dont la plus importante se trouve au-dessus du chœur ? Mais cette église aussi qui, vu sa situation au cœur de la capitale, son passé chargé, et son architecture originale, est un des monuments parisiens les plus visités par les touristes ? Ainsi que, parmi toutes les églises de la capitale, une de celles où sont célébrés les enterrements et les mariages les plus en vue ?

Ce dimanche 5 juillet 2009, quand j'y arrive, le soleil brille, brille, brille... Semis de fleurs de part et d'autre de son escalier monumental, dans l'axe de la rue Royale, de l'Obélisque et, par-delà la Seine, de la Chambre des Députés dont le fronton triangulaire a été ajouté en 1843 pour faire pendant à celui de La Madeleine... Semis aussi - sur les marches de cet escalier, le long du péristyle, et aux pieds de ses cinquante-deux colonnes corinthiennes - de peaux humaines plus ou moins hâlées et de tenues légères aux couleurs plus ou moins vives. Comme les marches de l'Opéra, celles

de la Madeleine servent de perchoir et de solarium aux foules estivales.

L'exposition « Les stèles de la Création » est commencée depuis un mois. Mais ce jour-là, ce n'est pas en artiste exposée que je vais à la Madeleine – où ma « Croix des Écrasés » se dresse, éclairée par deux spots, à gauche en entrant, dans la chapelle Sainte Amélie. J'y viens faire quelques heures de permanence (gardienne de musée, en quelque sorte) dans les salles voûtées, dites « Salles Royales », au-dessous de l'église. Un changement d'emploi qui a le pouvoir de me sortir des angoisses et des vanités d'une exposante, pour me donner un regard plus ouvert.

Mais qui me place aussi, comme chaque fois que cela m'est arrivé, sur un bûcher de questions inconfortables. Qu'est-ce que l'art ? Pourquoi l'art ? Quel intérêt de montrer ce que je produis ? Quel intérêt, oui, quand découvrir ce que font les autres me bouleverse si fort ?

Ce changement d'emploi, ce jour-là, me sert d'abord à retrouver le souvenir de ma première visite dans les Salles Royales, il y a quatre ou cinq ans. J'y étais allée à un vernissage de Didier Stéphant, peintre, sculpteur et scénographe. Les sculptures qu'il exposait étaient de bois et de cordes. Leurs lignes évoquaient tout autant des arbres dépouillés que d'étranges lettres calligraphiées avec pleins et déliés. Mais elles m'avaient également transportée dans quelque chose que, sur le moment, je n'avais pas su préciser mais qui, à y repenser, m'évoquait le début de « Cosmos » de Witold Gombrowicz et son moineau mort pendu à une brindille - premier indice d'une enquête très singulière. C'est à ce même vernissage que j'avais eu la joie de retrouver Jacques Jourdan, rencontré autrefois, quand il était marchand de tableaux et avait installé sa galerie sur la

péniche où il vivait.

Et c'est ce même Jacques Jourdan qui, dans ces mêmes Salles Royales, devant les sculptures mystérieuses de Didier Stéphant, m'avait présentée à Pascal Payen Appenzeller, poète entre mille autres activités, et pianiste, mécène, collectionneur d'art, remueur d'images, lanceur d'idées... un homme fervent et vibrant qui était venu à mon atelier d'Asnières, d'où, de fil en aiguille, avait découlé la présence d'une de mes oeuvres aux « Stèles de la Création »...

Une fois franchis le chapiteau, et les hautes portes de bronze (plus hautes, paraît-il, que celles de Saint Pierre de Rome), j'entre, à treize heures trente, dans l'église, mon téléphone portable à la main pour appeler Christine Labbé, directrice de l'exposition, qui doit me diriger vers la personne à qui, la veille, ont été remises les clefs des Salles Royales, et m'enseigner la façon d'ouvrir leurs différentes serrures...

J'ai à peine pénétré dans l'ombre, le chuchotement et la fraîcheur de l'église, j'ai à peine eu ma vision d'anges gigantesques de marbre blanc enlevant une Marie-Madeleine de marbre blanc, dans le battement ample de leurs ailes de marbre blanc, que l'orgue, qui venait de s'interrompre, se déchaîne. Une messe serait-elle en train de commencer ? Christine m'avait pourtant dit qu'elle devait s'achever vers une heure trente. *Ita missa est, allez la messe est dite...* C'est ce que je viens d'entendre prononcer, bras ouverts, par le célébrant. Une sorte de *Rompez !* liturgique. Ou d'*Au revoir* en latin. Mais l'assistance ne se disperse pas. Les travées restent remplies. De nouvelles personnes s'ajoutent même à celles qui étaient déjà là. D'autres - un nombre important d'autres - ont franchi l'espace marqué par le panneau « si vous ne partagez pas la foi chrétienne, merci de ne pas vous joindre aux processions ». Elles se sont avancées jusqu'à la

table de communion, l'ont dépassée, ont monté les marches du maître-autel et se sont approchées, à le toucher, du tabernacle près duquel une lampe rouge allumée signale qu'il abrite une hostie consacrée, *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*. Pour ceux qui partagent la foi chrétienne, Dieu est là, réellement présent... Que veulent donc ces personnes sans rien d'ecclésiastique qui portent manches courtes, pantalons de toile, et robes d'été, comme celles du dehors qui s'offrent au dieu soleil ? Aspireraient-elles à l'envol magnifique des anges ? Au ravissement d'une pécheresse repentie ? Ou serais-je en train d'assister à une occupation d'église ? À une forme originale de putsch ?

- Je ne comprends pas ce qui se passe, je téléphone à Christine. Il y a du remue-ménage au pied des anges. Des gens s'attroupent, dos à l'autel. Poseraient-ils pour une photo de groupe ? Elle n'en sait pas plus long que moi. Un silence suit. Puis :

- Ça y est, je dis, j'ai la clef.

- La clef ? s'étonne-t-elle. La vendeuse des souvenirs vous l'a remise ?

- Je parlais de la clef du mystère. La vendeuse de souvenirs n'est pas là.

La boutique aux cartes postales, livres, chapelets, médailles, et diverses adaptations de la bijouterie de fantaisie à la bondieuserie classique est en effet fermée... J'ai juste la clef de ce qui se passe sous mes yeux. La cinquantaine de personnes réunies près de l'autel formait une chorale. Un chef de chœur s'en est détaché. Installé face au maître-autel, il fait fredonner son groupe, bouche fermée. Sûrement une mise en voix pour la répétition du *Requiem* de Mozart, donné en concert ce soir.

- Il n'est pas encore 14 h, reprend Christine. La vendeuse de souvenirs doit être en train de déjeuner... Allez donc l'attendre au soleil.

- Je préfère regarder l'église.

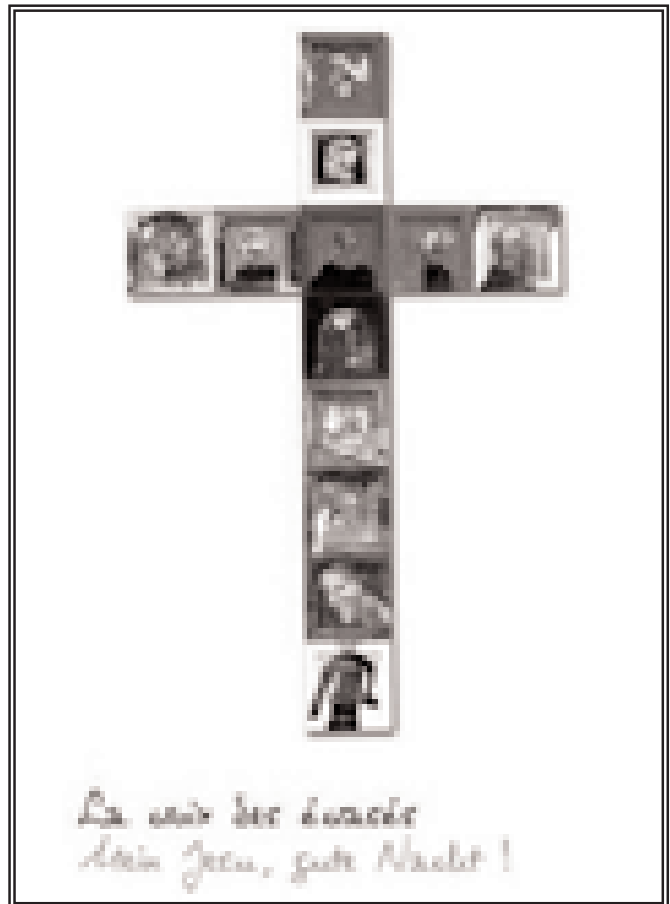
Une fois encore, je me laisse fasciner par

l'apparition, au bout de l'allée centrale, et au-dessus du maître-autel, d'une Madeleine extatique et pulpeuse, soulevée par des anges, et placée entre leurs ailes, hautes et larges, dans une sorte de parenthèse érotico-mystique. J'ai beau chercher à m'en défendre, quelque chose m'enchanté dans le maniérisme dansant de cette vision qui, dès ma première visite, m'a semblé traverser l'ombre de la nef, légèrement au-dessus de son dallage, pour venir m'accueillir.

Une Madeleine en entraînant une autre, je m'identifie à Marcel Proust portant « à (ses) lèvres une cuillerée du thé où (il avait) laissé s'amollir un morceau (de ces) gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines, qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques... » Remonte alors à ma mémoire un livre des Métamorphoses d'Ovide dont les gravures, peuplées de nymphes païennes, sous papier de soie, avaient fait mes délices d'enfant pieuse.

Les autres statues de cette église sont du même acabit, quoiqu'en moins ambigü. Ces œuvres ont des poses si convenues qu'il n'est pas besoin de les avoir vues pour les reconnaître. Conçues par l'artiste-statuaire dont elles portent le nom, elles ont été réalisées, sous son contrôle, par un artisan-praticien anonyme. Elles ont la noblesse du marbre, des drapés aux plis distingués et, à l'exception du timide Saint Matthieu, sur la façade, côté la rue Tronchet, la superbe de notables. Elles font déclamatoire au point de préfigurer les grands spectacles hollywoodiens - à deux ans près, la Madeleine ne fut-elle pas jumelle de Sarah Bernhardt ?

Cela dit, j'ai beau faire, ces imposantes figures d'autorité me font surtout penser à l'énorme Suisse, chamarré et pompeux, qui se tenait à la porte de l'église de mon enfance et dont la



seule présence suffisait à faire de ce lieu de prière une salle de trône. Combien d'entre nous, ayant à vivre au XXI^e siècle, ont été, comme moi, gavés de reliques XIX^e ?

De la pompe au pompier, à la Madeleine comme ailleurs, le pas est vite franchi. Et en effet... À l'entrée de l'église, en zone protégée côté cœur, une madone sulphurienne, bleu ciel et blanc, regroupe en permanence autour d'elle un tronc pour les offrandes, un buisson ardent de cierges, une vingtaine de fronts courbés, et autant d'ave maria marmonnés. Contrepoint populaire à la superbe patricienne.

À la fréquenter régulièrement, pendant que j'y installais ma « Croix des Écrasés », j'ai découvert que cette église servait aussi d'abri à quelques personnes qui en avaient sans doute bien peu (d'abri), et pouvaient rester assises, des heures durant, presque sans bouger, comme d'autres au coin d'une rue, ou d'un

couloir de métro. La Croate, qui mendie devant la grille qui sépare l'église de la place publique, est par contre l'exubérance même, avec ses cris de détresse, ses appels au secours, ses suppliques mains jointes, et ses remerciements lyriques, bras au ciel.

Mais assez fureté dans cette Madeleine que les touristes étrangers qui s'y pressent ont tendance à prendre pour le Paris de toujours, et venons-en au face à face de sa statuaire néo-classique avec les quarante-quatre œuvres contemporaines des « Stèles de la création ». Pascal Payen Appenzeller parle de leur « dialogue ». Il ne parle pas d'entente cordiale, mais de « dialogue ». Pas d'accord de paix, mais de préliminaires. On se rencontre, on se regarde et on se parle au moins des yeux...

Le moins qu'on puisse dire en effet, avec Proust, c'est qu'aucune de ces deux époques n'est « le genre » de l'autre. Quand les statues du XIXe siècle, figées dans leur blancheur uniforme, donnent une impression d'ensemble cohérent et quasi familier, les nôtres font disparate. Elles suscitent, dirait Freud, une impression d'« inquiétante étrangeté ». Elles dérangent. On ne sait comment classer ces troublions. Comment les interpréter. Au point qu'il arrive à ceux qui entrent à la Madeleine



pour la visiter de se dire choqués par la présence de sculptures contemporaines - de toutes les couleurs, les matières et les formes - dans ce monument historique et « magnifique ». Loin de nous prendre pour de salutaires poils à gratter, ils nous voient comme autant de cheveux dans leur soupe. Et cela d'autant que nombre des sculpteurs contemporains exposés ici, semblent être allés chercher leur inspiration dans le bric-à-brac de la rue. Tout ce qui leur est tombé sous la main et qui, à priori, n'était pas de l'art, paraît leur avoir été bon : le rebut, le déchet, les images simples, voire simplistes, comme celles d'un homme-poisson, d'un homme-coq, de figurines animales, ou de poupées Barbie... Leurs matériaux, recyclés ou juste récupérés, ont eux aussi généralement été empruntés à la vie quotidienne et détournés de leur usage premier. Ce sont des bouteilles en plastique, des canettes écrasées, du verre, du plâtre, du papier journal, de la dentelle, des clayettes de marché, des bris de vaisselle, du bois flotté, des tôles usagées, des jouets d'enfants... De plus, comme s'il ne suffisait pas que l'ensemble de ces œuvres tourne le dos au grand style, au genre noble et aux formes du répertoire, chacune se veut aussi singulière que possible. Chacune témoigne d'une recherche et d'un parti différents de celle d'à côté. Au risque de donner l'image d'un monde et d'une époque où chacun, dans son coin, balbutie ou braille son bon droit. Et où personne ne s'entend plus avec personne.

La balade de mes yeux et de ma pensée se poursuit... Quand les œuvres du XIXe monarchique manquent d'humour, d'humilité, de diversité, de sens du réel et de goût pour l'expérience, celles du XXIe ne sont que fantaisie, inventivité et diversité, mais...

Mais – cette question me vient soudain - est-ce qu'à perdre la pose, le solennel et le conve-

nu, autre chose d'important ne se perdrait pas aussi ? Est-ce qu'à trop pratiquer la dérision et la dénonciation, est-ce qu'à trop rapprocher le travail du jeu, on ne court pas le risque de bannir de ses œuvres le sens du sacré, de la relation aux autres, et du mystère ?

Troquer la prétention contre la futilité, est-ce un tel gain ?

Les contradictions se multiplient. Mes repères se perdent. N'en pas faire de drame... Tous les vrais dialogues ne passent-ils pas par des phases difficiles ? Ne connaissent-ils pas de longues phases d'obstruction ? De piétinement mental ? Il est long - c'est un fait - de faire son deuil des idées claires et distinctes, du noir et du blanc, des contes de fée et des baguettes magiques... Paris ne s'est pas fait en un jour... La Madeleine non plus... Que savons-nous d'ailleurs de ce qui se passe, la nuit, derrière notre dos, après la dernière note du dernier concert, la dernière genuflection du dernier croyant, le dernier éclat des lustres rutilants, et la dernière inspection du sacristain... ? Délivrées des foules et de leurs remue-ménage, les grands fantômes corsetés de marbre blanc, pourraient bien s'animer au contact de leurs descendants bigarrés, disparates, bizarres, et souvent vaguement clownesques ? Pourquoi, loin de nos oreilles et de nos yeux, les marbres sages et les libres créations d'aujourd'hui ne pactiseraient-ils pas ? Quelles noubas alors - imaginez ! - entre La Madeleine aux portes de bronze et celle en bouteilles en plastique d'Harry Walker, entre le Christ Sauveur et l'Homme-Poisson de Kasper, entre la dame enceinte en papier mâché de Constance Chabrières et la Madeleine extatique de Marochetti, entre les anges que je soupçonne de mœurs peu angéliques et la longue et fine dentelle de mots en fils de cuivre et de nylon, de Brigitte Brandeau... !

Est-ce que déjà, en plein jour, par la magie de son intervention lumineuse, Xavier Maître ne

nous a pas fait voir une larme en train de couler sur les joues de marbre du Christ Sauveur, et des mots se former sur les lèvres, également de marbre, de la Vierge à l'Enfant, tandis que s'entendait distinctement, « Faites ce qu'Il vous dira » ?

Mais l'heure est venue de troquer la clef de mes songes contre celle que me remet, au retour de sa pause-repas, la dame du kiosque à souvenirs. Avec l'aide téléphonique de Christine, toutes les serrures donnant accès aux Salles Royales se sont ouvertes devant moi. Me voilà assise à mon poste

- « Oh this is really new ! My favorite medium ! » nasille une Américaine.

Il s'agit d'une sculpture en verre et métal de Philippe Frogier, « L'ange de l'eau ».

Deux couples passent vite en gloussant. À ceux-là, on ne la fait pas... Ils ne se laisseront pas séduire par une exposition « cacophonique et hétéroclite »

- Êtes-vous Christine ?

- Non. Mais je peux lui laisser un message.

J'ajoute que je suis désolée de décevoir.

Une dame vient me dire qu'elle connaît une des artistes qui exposent ici, Martine Harraca. Elle ajoute quelques mots sur cette sculptrice qui, précise la visiteuse, fait aussi des bijoux. Martine Harraca serait très secrète. Elle aurait dit un jour : « Ce soir, je vais à la Madeleine » « À un concert ? » lui aurait demandé la visiteuse. « Non, j'y expose. » « C'est pourquoi je suis là », me dit la visiteuse, « j'aime beaucoup les formes nouvelles »

Elle achète un catalogue. Calme plat après son départ. Jacques Jourdan en profite pour me revenir. Je le sais à Chaville, chez sa compagne, en phase terminale d'un cancer du pancréas. Je ne l'ai pas revu depuis qu'il a quitté l'hôpital Saint-Antoine. Sa voix, infiniment faible à mon dernier appel, avait retrouvé sa fermeté

quand je lui avais demandé si je le dérangeais
- « oui, vous me dérangez ! ».

Oui, il souffrait. Oui, la morphine ne suffisait pas. Quant à l'hypnose...

Didier Stéphant m'apprendra le lendemain que Jacques était mort au petit matin, ce dimanche 5 juillet dont j'ai passé, au milieu des courants d'air de la crypte, la meilleure partie à penser à lui. Je ne garde plus de lui qu'une centaine de pages autobiographiques, intitulés « Cimaise », le souvenir d'une canne, et l'ombre d'un sourire tendre et narquois.

Et voilà achevée ma journée de gardiennage. Avant de tourner les talons, il ne me reste qu'à tourner dans la serrure extérieure la clef que je ne trouvais pas en entrant. Seulement cette clef résiste. Elle entre bien, mais ne tourne pas. J'essaie encore et encore, sans arriver à rien. Ma faute m'écrase, ma très grande faute, mes maladresses de toujours... Je me vois gourde, mais gourde ! Puis je me vois femme de Barbe Bleue ramassant une clef tachée de sang qui dévoilera mes curiosités coupables. Changeant de registre, mes fantasmes font apparaître une bande de gangsters, équipée de grues et de camions, dérobant l'ensemble de nos sculptures, y compris celles en bronze. Or, si la serrure de sécurité n'est pas fermée, tintin les assurances... Bref, je panique. Jusqu'au moment où je me rends compte que, depuis que je m'acharne sur cette clef impossible à faire tourner, le soleil n'arrête pas, lui, de me taper sur la nuque et le dos. Peut-être est-ce lui, comme dans mon atelier

d'Asnières, qui, ayant chauffé la serrure tout l'après-midi, l'a dilatée au point de gêner son jeu normal ?

Quoiqu'il en soit, le sacristain que j'appelle à l'aide sur son téléphone portable, ne s'en alarme pas. Il est en train de préparer la prochaine messe, me répond-il, mais me rejoindra dans quelques minutes. Assise sur un rebord de pierre, je me calme en griffonnant.

- Madame ?

- Oh ! je dis Vous avez fait drôlement vite. Je ne vous ai ni entendu ni vu venir.

Contrairement aux vieilles images qui traînent dans ma tête et ne me présentent de sacristains que louches et chenus, celui-ci est un jeune homme sympathique en costume-cravate noir. Sûrement, un ange style contemporain. Qu'en dirait Marochetti ? Clef, serrure et porte obéissent à ses doigts. Faites ce qu'il vous dira...

- Bonsoir, Madame.

- Bonsoir, Monsieur, encore merci.

Il est pourtant vrai que je suis gourde. Penser que je suis allée droit au métro sans me retourner pour le regarder s'envoler...

Béatrice NODE-LANGLOIS.

** (lire à ce sujet, dans ce même numéro de la Critique Parisienne, l'article de Raphaëlle Pia). D'après la première Biennale des Stèles de la Création : La Madeleine.*

Paris.

1er juin-31 août 2009.